

n'allât réveiller dans l'ombre, non pas comme le dit Victor Hugo dans sa ballade des archers :

Un démon ivre encor du banquet des sabbats,

mais tout simplement un Prussien engourdi par le froid ou par le schnapps.

Quoi qu'il en fût du véritable motif de son mutisme, jamais enfants perdus ne se glissèrent plus silencieusement au milieu d'un bivouac ennemi, jamais tribu de Peaux-Rouges ne suivit avec plus de précautions le sentier de la guerre.

A mesure qu'ils avançaient, les voyageurs semblaient redoubler de prudence et d'attention. Il y eut même un moment où la femme suspendit brusquement sa marche pour rester immobile au milieu du chemin.

En cet endroit commençait une montée pierreuse que bordaient à droite et à gauche des fossés profonds.

Le lieu avait une physionomie particulière qu'on ne devait pas oublier quand on était déjà passé par là.

Le guide en jupons reconnut sans doute cet escarpement où une voiture aurait eu bien de la peine à passer sans verser, et peut-être voulut-elle faire allusion à quelque accident de ce genre, car elle se mit à gesticuler avec une certaine animation en montrant une des ornières latérales et en se penchant de côté comme pour imiter un véhicule qui tombe.

L'homme hochait la tête pour montrer qu'il comprenait, mais continuait à ne pas desserrer les dents.

Après cette station, la femme n'hésita plus. Elle se lança en avant d'un pas assuré et accéléré.

Il devenait évident qu'elle croyait toucher au but de son voyage, et qu'elle se hâtait d'y arriver.

Aux allures incertaines et aux tâtonnements inquiets avaient succédé une décision de marche et une précipitation de mouvements qui ne laissaient aucun doute à cet égard.

Après dix minutes de course, le couple déboucha dans un rond-point au milieu duquel s'élevait un poteau indicateur dont l'obscurité ne permettait pas de lire l'inscription.

La femme le fit cependant remarquer à son compagnon, qui, cette fois, murmura très-distinctement :

"Voilà sans doute l'étoile du Chêne-Capitaine."

Soit qu'elle n'eût pas entendu, soit qu'il ne lui convint pas de répondre, la voyageuse, toujours muette, l'entraîna plus loin.

A cent pas de là, sur le bord d'une large route, s'ouvrait une assez vaste clairière dont un arbre colossal marquait le centre.

La femme s'arrêta et étendit le bras. "C'est donc ici !" dit l'homme d'une voix étouffée.

II

La clairière devant laquelle venaient de s'arrêter les deux voyageurs, était bien celle où le commandant de Saint-Senier avait succombé trois mois auparavant dans un duel déloyal.

Seulement, l'aspect de ce coin de la forêt n'était plus le même.

D'abord, les piles de bois qui avaient abrité naguère les témoins furtifs de cette funeste rencontre n'existaient plus du tout.

Les Prussiens, chargés de garder la forêt, s'en étaient servis pour chauffer leurs bivouacs, et, là comme ailleurs, ces guerriers éminemment utilitaires savaient fait place nette.

Le taillis se trouvait même sensiblement éclairci, et les cognées allemandes y avaient pratiqué d'assez larges trouées.

Mais le théâtre du combat n'en était pas moins reconnaissable, à cause de l'arbre isolé qui marquait le centre de la clairière.

C'était un chêne plusieurs fois centenaire dont le tronc noueux soutenait comme une colonne trapue un chapiteau colossal formé de vingt étages de branches superposées.

Le vent d'hiver l'avait dépouillé de son dôme de feuillage, mais la silhouette de ses rameaux décharnés se profilait vigoureusement sur le ciel sombre.

Il était impossible de passer la nuit sans remarquer ce géant de la forêt, et les Prussiens ne l'avaient probablement respecté que faute de moyens suffisants pour l'abattre.

En effet, il leur aurait à lui seul fourni plus de combustible que toutes les bûches entassées aux environs, et cependant, il était resté debout.

La femme, qui avait étendu la main pour le montrer à son compagnon de route, était certainement déjà venue là et n'y revenait pas sans motifs.

Ce qu'elle cherchait au milieu de la nuit, par les sentiers difficiles et les détours compliqués de la forêt, c'était cette clairière du *Chêne-Capitaine*, et elle en avait reconnu les abords avec une sagacité qui faisait honneur à sa mémoire.

L'homme, au contraire, devait se trouver pour la première fois dans ces parages, et l'exclamation qu'il venait de pousser indiquait cependant que la vue de ce lieu désert éveillait en lui bien des souvenirs.

C'est que les deux voyageurs n'avaient de la profession qu'ils semblaient exercer que le costume.

Le colporteur, on a déjà dû le deviner, avait porté l'épaulette et se nommait Roger de Saint-Senier.

Sa compagne, bien entendu, n'était autre que Régine, et cette nuit était la première d'une évasion effectuée à travers mille dangers.

L'accomplissement d'un devoir avait seul pu les attirer dans cette partie de la forêt, car la direction qu'ils suivaient ne les éloignait pas des lignes prussiennes, et, au jour, ils étaient mena-

cés de se trouver dans le plus grand embarras.

La seule route qui pût les conduire en pays ami était celle de l'ouest, et ils lui tournaient le dos en marchant vers le cours de la Seine, où les Allemands avaient multiplié les postes, au lieu de mettre à profit cette longue nuit de décembre pour regagner à travers champs le pays boisé qui s'étend vers les départements de la basse Normandie.

De ce côté, les armées ennemies n'avaient encore fait que des pointes isolées, et il n'était pas très-malaisé de passer au milieu de leurs coureurs, tandis qu'en s'enfonçant plus avant dans la forêt on ne pouvait aboutir qu'à Poissy ou à Maisons, c'est-à-dire à des ponts parfaitement gardés.

Mais les fuyitifs semblaient pour le moment préoccupés de tout autre chose que de se dérober aux recherches.

Tous les deux étaient restés immobiles au bord de la clairière et frappés du même sentiment.

On aurait dit qu'ils craignaient de fouler ce sol glacé où le sang avait coulé, et qu'une crainte superstitieuse les clouait à la place où ils s'étaient arrêtés d'abord.

C'était précisément l'endroit où l'hercule et Alcandre s'étaient mis en observation le matin du duel.

On le reconnaissait facilement à l'empreinte que le tas de bois disparu avait laissée sur le terrain.

A quelques pas sur la gauche commençait le taillis d'où Régine était sortie quand elle avait fait son apparition, après la chute du commandant, atteint en pleine poitrine par la balle de Valnoir.

Ces détails topographiques semblaient la préoccuper aussi, car elle regardait avec attention comme si elle eût essayé de s'orienter.

Roger, lui, ne bougeait pas, mais son attitude affaissée trahissait une profonde émotion. Après un instant de réflexion et d'examen, la jeune fille parut avoir trouvé ce qu'elle cherchait sans doute, car elle toucha le bras de son compagnon et lui fit signe de la suivre.

Puis elle se dirigea vers le gros chêne, en ayant soin d'obliquer un peu à droite, et s'arrêta à cinq ou six pas de distance du tronc.

Là elle promena encore ses yeux autour d'elle, en tâchant de retrouver un point de repère qu'elle avait dû fixer dans son esprit avant de traverser la clairière.

Alors, frappant du pied et montrant de la main une place sur le sol, elle exprima clairement par cette pantomime une indication que son compagnon comprit sur-le-champ.

Il se débarrassa du ballot qu'il portait, le posa contre l'arbre et se mit en devoir de l'ouvrir.

La jeune fille se défit aussi de son sac, et se mit à genoux pour examiner la terre de plus près.

Au premier aspect et quoique l'obscurité fût moins profonde depuis qu'on était sorti de l'épaisseur du bois, il était fort facile d'apercevoir une différence quelconque dans le niveau du terrain.

Une couche de neige durcie avait recouvert uniformément le gazon brûlé par la gelée et s'étendait au loin comme un tapis blanchâtre.

Cependant, en regardant avec une attention minutieuse, et surtout en tâtant avec les mains, on pouvait reconnaître certaines inégalités qui semblaient suivre une ligne symétrique, comme si les plaques supérieures du sol n'avaient pas pu se rejoindre entièrement après avoir été déplacées.

Il n'y avait plus à en douter. C'était bien l'endroit où la terre avait été fouillée par Valnoir et son complice Taupier pendant la nuit qui avait précédé le duel.

C'était donc là qu'il fallait creuser si on voulait découvrir le secret enfoui au pied de l'arbre, et il était évident que les deux fuyitifs n'étaient pas venus pour autre chose.

Ainsi s'expliquaient le détour dangereux qu'ils venaient de faire dans la forêt, et les efforts de Régine pour retrouver l'étoile du *Chêne-Capitaine*.

Roger avait tiré de sa balle un court instrument de fer, qui devait être une petite houe destinée aux menus travaux du jardinage.

Sa dimension et son poids avaient permis de l'emporter facilement, mais son maniement ne pouvait être ni commode, ni rapide.

Cependant, le jeune homme vint s'agenouiller à côté de Régine et commença à travailler avec ardeur.

Les premiers coups firent voler la croûte de neige, et, en mettant à nu l'herbe qu'elle recouvrait, confirmèrent la justesse du diagnostic de Régine.

Le gazon avait évidemment été coupé là avec une bêche et remis en place de main d'homme. Cette certitude redoubla le courage de Roger, qui continua à creuser vigoureusement.

Il était très-robuste, malgré sa taille élancée, et ses bras nerveux maniaient le pic avec tant de force, que l'ouvrage avançait assez vite, malgré la résistance du sol durci par un mois de froid rigoureux.

Mais, si l'ouvrier improvisé avait pour lui la vigueur et la volonté, il manquait absolument de méthode.

Le métier de terrassier n'est pas très-difficile, et n'exige pas une haute dose d'intelligence, mais encore demande-t-il un apprentissage.

Faute de s'être préparé à cet exercice, Roger se donnait beaucoup plus de peine que le premier paysan venu, et faisait moins de besogne.

Ses mains, qui n'avaient jamais travaillé, se couvraient d'ampoules, et, à mesure que la profondeur du trou augmentait, l'opération devenait plus difficile.

Régine y concourait de son mieux. Elle enlevait la terre avec ses doigts délicats

et saisissait, sans crainte de se meurtrir, des pierres anguleuses qu'elle jetait hors de la fosse avec une adresse surprenante.

Mais, en dépit de leurs efforts réunis, après une longue demi-heure, Roger n'avait pas creusé plus d'un pied, et paraissait très-fatigué.

La jeune fille, qui ne le perdait pas de vue, lui fit signe de se reposer un instant, et tous deux s'assirent sur le bord à peine entamé.

Roger regardait devant lui avec cet œil vague de l'homme accablé de graves soucis.

Parfois cependant le bruit des feuilles sèches secouées par le vent ou le craquement d'une branche, le faisait tressaillir, et il se retournait vivement pour voir si rien ne se mouvait à la lisière du taillis.

Mais, dès qu'il avait reconnu une fausse alerte, il reprenait son immobilité pensive.

Après dix minutes de repos, il se remit au travail, et cette fois avec une ardeur véritablement fébrile.

La terre volait sous sa courte pioche, et le trou s'agrandissait à vue d'œil.

Il arrivait à peu près à la profondeur où le dépôt, quel qu'il fût, avait dû être enterré, et cependant, le fer ne rencontrait pas encore d'obstacle.

Régine avait cessé d'aider de ses mains.

On eût dit qu'elle craignait le contact de l'objet que révélait la fosse.

Mais bientôt Roger laissa échapper une exclamation involontaire.

L'instrument venait de se rebrousser contre un corps dur, et un son sourd et mat avait répondu au coup de pioche.

Le jeune homme s'apprêtait à redoubler, quand Régine lui posa vivement la main sur l'épaule.

Il releva la tête et regarda devant lui.

Une lumière brillait à travers les arbres dans l'épaisseur du bois.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

CHOSSES ET AUTRES

La loi de faillite préparée par messieurs Colby, Girouard et un comité de la Chambre, a été rejetée, et le bill de M. Béchard abrogeant la loi existante a été adopté par une grande majorité. C'est un événement. Conservateurs et libéraux se sont séparés, sur cette question, de leurs chefs.

Les rumeurs relatives à la démission de l'hon. M. Letellier recommencent à circuler. Il paraît certain que les conservateurs ont eu de bonnes nouvelles de l'Angleterre ; ils disent même que la question est réglée et que le marquis de Lorne devra suivre l'avis de ses ministres. Mais peut-on croire aux rumeurs maintenant ?

Des procès importants se sont passés la semaine dernière devant la cour criminelle siégeant à Montréal. M. Dunbar Brown a été condamné pour détournement de fonds publics. Ses avocats étaient M. Joseph Doutre et M. Curran. MM. Chapleau et Church représentaient le gouvernement. Les plaidoiries ont été intéressantes. Un autre procès remarquable a été celui de M. Paquette, caissier de la banque d'Hoche-laga ; il a été trouvé coupable.

A Québec, les causes intéressantes n'ont pas manqué non plus devant la cour criminelle. Quelqu'un qui nous ferait un compte-rendu de ces procès et nous ferait connaître en même temps le barreau de Québec, nous rendrait service.

M. Lacoste a été nommé bâtonnier aux élections du barreau de Montréal, qui ont eu lieu la semaine dernière, et le Conseil a été renouvelé presque complètement. On n'avait élu que des libéraux l'an dernier, on n'a élu, cette année, que des conservateurs. Où la politique va-t-elle se nicher ? Au lieu de ne songer qu'à élire des hommes capables d'opérer les réformes dont on a tant besoin dans le district de Montréal, des deux côtés on ne pense qu'à élire des amis politiques.

D'après le dernier compte-rendu publié par les soins du comité, les travaux de sondage dans la Manche et sur les côtes françaises et anglaises, pour le percement du tunnel projeté entre Calais et Douvres, sont poussés avec la plus grande activité.

Dans la Manche seulement, il a été donné, jusqu'à la fin de février, 7,971 coups de sonde qui ont fait connaître 3,207 échantillons géologiques.

Sur 28 kilomètres, à partir de la côte, on a compté 1,523 opérations identiques. Le tunnel, qui doit avoir une longueur totale

de 36 kilomètres, traversera une couche de craie grise et étanche.

L'influence de la variation des eaux a été étudiée avec le plus grand soin, et ne sera nullement défavorable, comme on l'avait cru d'abord, à ce travail gigantesque.

Un train parti de Paris et arrivant à Sangatte, près de Calais, à l'entrée du tunnel, s'enfoncera sous terre, en suivant une pente très-douce, remontera insensiblement en s'approchant de la côte anglaise, et ira ressortir dans la baie Sainte-Marguerite, à 9 kilomètres de Douvres.

L'élection du Dr Martel, député du comté de Chambly, a été annulée par la cour de révision siégeant à Montréal, sur le principe que les listes qui doivent servir sont celles qui viennent en force entre le jour de la nomination et de la votation. Si le jugement est bon, la loi est certainement mauvaise. Comment l'appliquer, par exemple, dans un comté comme celui de Gaspé, où la liste nouvelle viendra en force la veille de la votation ?

M. Wurtele avait bien raison de vouloir amender une loi aussi absurde.

Le plus célèbre tragédien américain, Edwin Booth, jouait Richard II, il y a quelques jours, à Chicago, quand un coup de pistolet retentit à la première galerie, à peu près au niveau de la scène. On crut à un accident et il n'y eut que peu d'émotion ; Booth lui-même s'interrompit à peine et continua sa tirade ; mais bientôt un second coup se fit entendre, et l'acteur, ne soupçonnant pas qu'il fût le point de mire de l'assassin, mais comprenant qu'il y avait un danger pour quelqu'un, s'avança vers la rampe et, désignant du doigt l'endroit d'où les coups étaient partis, s'écria : "C'est là ! voilà l'homme !" En même temps le public se levait en masse, et de toutes parts on entendait des exclamations comme celles-ci : "Ne le lâchez pas ! qu'on le pend !" Jetez-le par les fenêtres, etc." Finalement, il fut empoigné et conduit à la station de police.

C'était bien contre Edwin Booth qu'était dirigée cette tentative d'assassinat.

L'auteur de ce crime est un commis, joli garçon auquel le théâtre a, dit-on, tourné la tête.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Agitation en France et protestations du clergé contre le projet de loi de M. Ferry ayant pour but d'enlever l'enseignement au clergé, et surtout aux Jésuites.

Mesures de répression en Russie, règne de la terreur, soulèvements et émeutes probable avant longtemps.

Mort en Espagne de la princesse Christine, seconde fille du duc de Montpensier, et sœur de la reine Mercédès.

Grande joie en Angleterre ! Les Zoulous, découragés, veulent se soumettre ; ils ont beau être braves, ils s'aperçoivent qu'il est difficile de se battre longtemps avec des lances et des massues contre des fusils et des canons.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédas, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédas se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincus que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.